

Anastasia Tzavidopoulou

Durée de la séance, durée de l'analyse *

La question se pose dans l'argument : « En passant du temps freudien au temps lacanien, comment penser ce temps dans une pratique psychanalytique où le retour à Freud opère dans la durée des séances, et par conséquent dans la durée de l'analyse ? »

J'ai commencé mon analyse avant mes 30 ans. Il fallait être dans les temps, car, à en croire Freud, une femme est inanalysable après ses 30 ans ¹. À l'époque, j'étais loin d'imaginer que le rapport au temps dans les séances redéfinirait mes raisons d'entrer en analyse, d'y rester, même si, très souvent sceptique, je me demandais si j'avais bien fait de commencer. Cela redéfinirait ainsi mes rapports au temps qui passe, qui manque, qui échappe, au temps qui dure trop ou pas assez. Dit autrement, c'était une rencontre avec le temps et la parole, pas loin de ces vers : « Le roi prend tout mon temps ; je donne le reste à Saint-Cyr, à qui je voudrais le tout donner ². » Donner le reste quand on a tout donné c'est un pari dans une dialectique où le temps est pris par et dans la parole.

Du temps freudien...

Partons de la découverte freudienne, celle de l'inconscient, qui suit la vieille tradition médicale du XIX^e siècle selon laquelle la prescription de la parole du médecin est plus importante que celle du traitement ³. Freud, déjà dans *l'Esquisse* (1895-1896), soutient le rapport de l'homme avec le langage et prête l'oreille à la parole du patient, qui révèle un « savoir insu », un savoir inconscient que le sujet détient et ignore. Ce rapport entre langage et inconscient chez Freud, Lacan le souligne en affirmant : « Il suffit d'ouvrir Freud à n'importe quelle page pour être saisi du fait qu'il ne s'agit que de langage dans ce qu'il nous découvre de l'inconscient ⁴. »

Pour Freud, l'inconscient ne reconnaît pas le temps : « Les processus du système Ics sont atemporels, [écrivait-il en 1915], c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, ne se voient pas modifiés par le temps qui s'écoule, n'ont absolument aucune relation au temps ⁵. » Pourtant, il

soutient que l'inconscient intemporel a besoin du temps, et ce pour instaurer la relation de transfert et son interprétation, renforcer l'association libre et le déchiffrement et ainsi l'émergence de la vérité. « Le premier but du traitement consiste à attacher [le patient] au traitement et à la personne du médecin. Pour assurer ce besoin, on n'a rien d'autre à faire que de lui donner du temps ⁶ » (1913). Freud construit la fameuse métaphore archéologique selon laquelle l'histoire du patient n'est pas fixée sur les événements du passé. Le déchiffrement du symptôme permettrait un retour à cette histoire et une réécriture. Voici ce qu'il écrit à Fliess en 1896 : « Je travaille sur l'hypothèse que notre mécanisme psychique s'est établi par stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnésiques subissent de temps en temps, en fonction de nouvelles conditions, une réorganisation, une réinscription ⁷. » Cela propose une autre temporalité qui ouvrirait une dialectique entre la réalité de l'histoire et la vérité du patient.

Freud tâche d'établir la technique psychanalytique et de poser le cadre de celle-ci avec un recueil de textes écrits entre 1904 et 1915 (*La Technique psychanalytique*). Dans ce cadre-là, le temps dans l'espace de la psychanalyse le préoccupe. Il estime qu'il faut préserver une heure déterminée pendant laquelle lui, médecin, serait disponible pour son patient – donner du temps au patient sans pour autant mettre une règle précise sur la durée de la séance. Les séances variaient entre cinquante minutes et une heure, et souvent Freud consacrait les dernières minutes à la réflexion et à la prise de notes. Quant à la durée de l'analyse, elle était de quelques mois.

Freud était aussi soucieux de l'espace entre les séances dans le but de ne pas isoler la vie réelle du patient de son analyse. Je le cite (1913) : « Lorsque les séances sont trop espacées, on court le risque de ne pas marcher du même pas que les incidents réels de la vie du patient, et de voir l'analyse perdre son contact avec la réalité et s'engager dans des voies latérales ⁸. » L'analyse devrait suivre la vie du patient et ainsi, pourrait-on dire, le champ des signifiants qui l'accompagnent. Le risque de s'engager dans des voies latérales évoquait-il pour Freud le risque de maintenir le patient dans une activité intellectuelle, dans la sphère imaginaire, loin des enjeux de l'élaboration de l'inconscient ?

Deux postulats sont donc à retenir en suivant Freud. Premièrement, cette double lecture de l'inconscient ; l'inconscient, qui ne reconnaît pas le temps, en a besoin pour permettre au patient d'associer librement dans la relation transférentielle, même si ce n'est pas le temps chronologique qui imposera une interprétation ; interrompre le temps de la séance signifie pour Freud interrompre l'association libre et par conséquent le travail de l'inconscient.

Deuxièmement, l'analyse et la vie doivent marcher ensemble ; le patient est pris dans la chaîne signifiante qui organise et ordonne sa réalité.

... au temps lacanien

Ce temps, Lacan, dans son retour à Freud, le précise ainsi, dans son premier séminaire, en 1954 : « Le transfert c'est le concept de l'analyse, parce que c'est le temps de l'analyse ⁹. » Et il poursuit dans « Position de l'inconscient », en 1960 : « Le transfert est une relation essentiellement liée au temps et à son maniement ¹⁰. » Le transfert, lié au battement de l'ouverture et de la fermeture de l'inconscient, demande un maniement du temps pour faire sortir le sujet du temps chronologique de l'horloge et l'introduire à un temps grammatical, un temps *historique*, un temps logique tel que Lacan l'a introduit. Si pour Freud le temps est le pivot de la relation transférentielle, pour Lacan, l'inconscient, « traduit par le sujet supposé savoir », « prend corps » dans l'expérience analytique, dans la séance en présence de l'analyste ; le maniement du temps s'effectue pendant la séance, même si l'inconscient continue à travailler en dehors.

Qu'est-ce qu'une séance ? Qu'est-ce qu'une séance lacanienne sinon une séance portée sur le maniement du temps, lié au transfert. Sa durée et sa fin ne sont pas déterminées par le temps chronologique mais par des scansion qui viennent ponctuer autre chose que ce qui est dit. Cela conduit à des séances à temps variable ou à des séances dites « courtes ». Je ne ferai pas ici de distinction entre séances courtes et séances à temps variable. Une séance lacanienne, d'après mon expérience, n'est pas déterminée par la régularité de sa durée. Pourtant, Lacan, les dernières années de sa vie, a pratiqué des séances courtes, voire très courtes, comme plusieurs de ses analysants en témoignent. La question se pose d'autant plus que la pratique des séances courtes est devenue « une pierre de rebut ou pierre d'angle ¹¹ » (1953), selon l'expression de Lacan, point sur lequel il n'a pas cédé et qui l'a conduit à son exclusion de l'IPA.

La séance lacanienne est définie par la scansion, effet de ponctuation ou de coupure. Si l'inconscient a besoin du temps pour se déplier, « se poser », comme Freud le soutenait, la scansion pointe les éléments « désordonnés » de l'inconscient pris dans la parole du sujet, dans « le flux de conscience ». La scansion, moyen d'interprétation, agit soit pour faire entendre et extraire un dire, une signification noyée dans la chaîne signifiante, pour faire résonner une équivoque homophonique, soit pour interrompre la série de dits avec un effet de surprise, un effet d'énigme et relancer l'association libre. Interrompt le temps de la séance ne procéderait

pas, comme Freud l'indiquait, d'une interruption de l'association libre et de l'élaboration de l'inconscient. Cela procéderait au contraire, par effet de surprise, d'un réveil de l'inconscient, d'un travail de l'inconscient même en dehors de la séance. Il s'agit de faire sortir le sujet de la position confortable et endormie du discours pour « accoucher la parole », selon l'expression de Lacan, et révéler un dire, faire émerger un bout de vérité.

Souignons un paradoxe. D'une part, nous avons la régularité stricte des séances, ce que Lacan appelait « la régularité quasi bureaucratique [...] d'un pacte préalable ¹² ». D'une manière quasi mécanique l'heure et le nombre de séances dans la semaine se répètent de façon peu surprenante. De l'autre, nous assistons, par la scansion et ses effets sur l'ouverture de l'inconscient, à l'inconfort de sa position, au manque de tranquillité qui nous oblige à sortir du confort du « je ne veux rien savoir », à renoncer au bavardage et par conséquent à une partie de notre jouissance pour « confronter le réel qui nous divise ». « Ce qui est attendu de la séance, c'est justement ce qu'on refuse à attendre, de craindre d'y trop mettre le doigt : la surprise ¹³ », faisait remarquer Lacan en 1953.

Cet effet de surprise de la rencontre du temps et de la parole dans la séance n'est possible, me semble-t-il, que si le pacte de la routine bureaucratique est respecté. Si cette routine bureaucratique est ordonnée par le temps chronologique, le moment de la coupure et de l'interruption de la séance révèle les conséquences d'un dire. Tout dire n'est pas égal. C'est dans le croisement de ce paradoxe, de la répétition standardisée avec la surprise de l'imprévu dans le flot de la parole, que l'inconscient peut se déplier, se réveiller. Ce paradoxe en suit bien d'autres : celui des séances courtes d'une analyse souvent longue ainsi que celui de la réduction de la durée de l'analyse dans la procédure de la passe, comme Marc Strauss le souligne dans l'affiche du séminaire.

Quelques questions pour conclure

Si Freud propose une autre temporalité que la temporalité historique du patient, Lacan opère, par un point de rupture, un retour au « temps freudien ». La séance lacanienne, déterminée par des scansions, suivrait-elle une certaine « logique » de l'inconscient ? L'inconscient, qui ne suit pas un temps linéaire, est déterminé par une discontinuité. Il est pulsation temporelle (*Séminaire XI*), un battement de fermeture et d'ouverture. Dans ce battement, un signifiant, un lapsus, un mot d'esprit jaillissent, un sursaut du sujet de l'inconscient émerge avant que celui-ci retombe dans le refoulement. La scansion suivrait la logique de l'inconscient, celle de sa

discontinuité. Suivre la logique de l'inconscient en « temps lacanien » signifie la suivre par scansion, ponctuations et coupures.

La séance à temps variable, la séance courte posent l'arrêt et la fin par un acte, un acte de coupure, « une ponctuation heureuse [dit Lacan] qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente à la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants ¹⁴ » (1953). Comment entendre les « moments concluants » ? Ces moments où un dire peut surgir ne s'additionnent pas pour former une conclusion finale. Ils ne constituent pas une progression qui donnerait la somme d'une opération. Si la ponctuation nous fait entendre le texte en lui donnant de la couleur, si l'acte de coupure le scande pour « précipiter les moments concluants », s'agit-il d'une précipitation momentanée face à la difficulté de conclure, face au savoir d'un impossible, impossible à dire, à écrire ? L'aspect concis et laconique des témoignages dans les cartels de la passe ne refléterait-il pas le fait que la cure procède par réduction et non par accumulation ?

Sujets, nous sommes pris dans notre réalité historique et temporelle, marquée par les signifiants qui nous déterminent. Lacan semble suivre Freud. La psychanalyse ne peut pas être séparée de la vie et il écrit en 1967 : « L'interprétation, dont s'opère la mutation psychanalytique, porte bien là où nous le disons : sur ce qui, la réalité, la découpe, – de s'y inscrire sous les espèces du signifiant ¹⁵. » Si les moments concluants ne s'additionnent pas pour former une conclusion finale, ils participent par l'acte de coupure et la mutation psychanalytique à la constitution d'un savoir nouveau, un savoir incomplet face à la défaillance de l'Autre. L'acte, souligne Lacan en 1967, est un acte parce qu'il n'a pas besoin d'être pensé, et si c'est un acte c'est justement parce qu'on ne peut le penser qu'après. Cet « après », conséquence de l'acte, dure. La fin de la séance est une fin qui continue. Cela fait qu'il faut du temps pour constituer un savoir en l'amenant jusqu'à ses derniers retranchements et ainsi faire avec le réel, produit du travail de l'inconscient.

Manier le temps signifie suivre la logique et le déploiement de l'inconscient dans une durée qui ne peut être que longue. Je dirais que la rencontre avec le temps dans la séance était pour moi une rencontre avec le « temps lacanien », un temps imprévisible et décalé. Ce temps de scansion se produit dans cet « après » de l'acte qui dure et suit ainsi la logique de l'inconscient et les lois du langage. C'est cette rencontre qui m'a permis de

poursuivre et surtout de supporter une analyse. C'est cette rencontre avec le « temps lacanien » qui m'a conduite à l'expérience de la durée, celle de l'expérience analytique.

Mots-clés : temps, durée, scansion.

* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « La durée des analyses, ses raisons », à Paris, le 5 mars 2015.

1. ↑ S. Freud, « Conférence sur la féminité », dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936, p. 177 : « Un homme âgé de trente ans environ est un être jeune, inachevé, susceptible d'évoluer encore. Nous pouvons espérer qu'il saura amplement se servir des possibilités de développement que lui offrira l'analyse. Une femme du même âge, par contre, nous effraie par ce que nous trouvons chez elle de fixe, d'immuable ; sa libido ayant adopté des positions définitives semble désormais incapable d'en changer. Là, aucun espoir de voir se réaliser une évolution quelconque ; tout se passe comme si le processus était achevé, à l'abri de toute influence, comme si la pénible évolution vers la féminité avait suffi à épuiser les possibilités de l'individu. En tant que thérapeutes, nous déplorons cet état de choses, même quand nous parvenons à terrasser la maladie en liquidant le conflit névrotique. »
2. ↑ F. d'Aubigné, marquise de Maintenon, Lettre à M^{me} Brinon.
3. ↑ Le psychiatre De Berne écrivait : « Le vrai médecin fait plus de bien par sa parole que par ses ordonnances. »
4. ↑ J. Lacan, « Préface à l'ouvrage de Robert Georjin », dans *Cahiers Cistre*, Paris, Éditions L'Âge d'homme, coll. « Cistre-essai », 2^e édition, 1984, p. 9-17.
5. ↑ S. Freud, « L'inconscient », dans *Métapsychologie*, Paris, PUF, 2010, p. 70.
6. ↑ S. Freud, « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1959, p. 19.
7. ↑ S. Freud, « Lettre à Fliess (6 décembre 1896) », dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 153.
8. ↑ S. Freud, « Le début du traitement », art. cit., p. 86.
9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 314.
10. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 844.
11. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 315.
12. ↑ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 352.
13. ↑ *Ibid.*, p. 353.
14. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole... », art. cit., p. 252.
15. ↑ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », art. cit., p. 353.